

YANNICK FRANÇOIS

“Marcher, Regarder, Faire”

Je suis sculpteur depuis 1974. Avant j'étais peintre, ou du moins j'avais envie de consacrer ma vie à la peinture. A cette époque, je travaillais le plâtre ou la cire pour faire des sculptures en bronze. Technique très éloignée de ce que je fais actuellement. Mais en y regardant de plus près, je me suis aperçu que les thèmes apparus à ce moment-là ressurgissaient aujourd'hui. Les premières sculptures s'appelaient Chrysalide, l'homme du Vent, ou Adam, Adam le Glébeux, comme le nomme André Chouraqui. Traiter son voisin de cul-terreux est sans doute un compliment qui s'ignore.

C'est en Gironde et dans les Landes que j'ai appris à regarder le monde. Un grand-père bûcheron me servant de guide. Comme presque tous les enfants, je ramassais des bois flottés, des plumes, des bidouilles quoi... Il n'y a rien de bien original à ce geste qui est à la base de la découverte et de la connaissance, tout comme un peu plus tard je tannais les peaux des lapins ou des agneaux que nous mangions pour Pâques.

Curiosité de conserver ces peaux provoquée certainement par mes premières lectures sur les Esquimaux. Ils sont devenus Inuits longtemps après.

Mon paysage original s'étend sur un triangle dont l'un des côtés est formé par une très longue et très droite bande de sable qui stoppe l'océan. L'autre côté est formé par la rive gauche de la Gironde. Rive marécageuse, d'accès difficile et grouillante de vie. Ces deux lignes se rencontrent au nord à la pointe de Graves. Les graves étant les graviers qui font la réputation du terroir médocain et bordelais. La base est formée par la chaîne des Pyrénées. Lieu qui dans mon imagination d'enfant se trouvait au bout du monde.

La forêt des Landes occupe presque exclusivement cet espace, ponctué par de grands lacs et sillonné de petites rivières à truites. Toute cette eau donne une allure de toundra à ce paysage où les barthes sont des lieux de gagnage obligé des grandes migrations d'oiseaux. Pour plus de détails consultez les dépliants touristique-gastronomiques du Sud-Ouest.

Est-ce pour retrouver ces grands espaces que je marche seul ou avec ma compagne ? En réalité nous sommes des promeneurs, des flâneurs. Rien à voir avec les randonnées groupées, organisées. Randonneur vient de rando, vieux mot français qui signifie fatigue, épuisement. Courir à rando c'est courir jusqu'à l'épuisement, et rando se déplacer avec ardeur et impétuosité. Il y a dans ces termes une urgence à marcher, une impatience d'être ailleurs qui est le contraire de la promenade (Jacques Lacarrière). En fait je flâne et je glane.

D'autre part j'ai fait mes études à l'Ecole Boule. Ce qui m'a donné une formation d'artisan d'art. Ces artisans qui gardent un vieux fond de compagnonnage. Institution qui demandait à ses membres d'arpenter les routes de France et de Navarre pour apprendre. Peut-être que cet enseignement m'a inculqué involontairement une petite dose de ces anciennes pratiques. Toujours est-il que la marche tient une part importante dans mon travail de sculpteur. S'installer dans le temps de la marche, choisir un thème, par exemple « De la mer à l'Océan », promenade qui a raison de 20 à 25 kilomètres par jour nous mena de la Méditerranée à l'Océan Atlantique.

Définir une ligne de passage, la tracer sur la carte et s'y tenir au plus près, mais d'une manière souple au gré des haltes possibles. J'aime que cette promenade d'une façon naturelle s'arrête au bord de l'Océan. Pendant les conversations que nous appelons un peu pour rire les entretiens de Fécamp, nous avons conclu que le rivage première ligne, premier dessin qui invite à la marche, nous apparaissait comme le lieu archétypal de l'art géopoétique. Avec son corollaire La carte.

Les indiens Huitcholes ou Wiraika descendent de la Sierra Madre occidentale dans l'Etat du Jalisco vers les environs de la ville de Tepic dans le Nayarit pour célébrer ou pour valider des rites religieux ou profanes, tel le mariage, qui ne prennent leur sens qu'au contact de l'océan Pacifique lieu symbolique de départ et de retour au source.

Une autre fois cela peut être la traversée des hauts plateaux du centre de la France. De St-Guilhem le Désert à la chaîne des Puys. Du Plateau du bout du monde à La vallée du sans souci. Je n'invente rien. Dans ce cas, le dernier volcan de la chaîne des Puys découvrant la plaine de la Limagne signifie la fin du voyage.

Il y a eu aussi des voyages-promenades au Mexique dans le désert de Sonora, plus particulièrement dans le désert du « Pinacate », cette vaste étendue de lave noire où poussent une minuscule herbe rouge et bien sûr les fameux cactus carctere, cousins des saguaros de l'Arizona. Une colline en forme de chapiteau de cirque et c'est l'Acropole des indiens papagos. Ce lieu le plus inhospitalier et le plus chaud de la planète avec le désert de Lybie, servit de terrain d'entraînement aux Américains qui marchèrent sur la lune.

«Les grands voyages» permettent d'éprouver physiquement ce qui fait la richesse de la terre, le multiple, le différent, le varié. Cette expérience de la diversité, cette qualité d'émotion, je les trouve aussi dans mes balades en France.

Tout à l'heure je vous disais que je flâne et que je glane. Glaner, ramasser des choses abandonnées. Ramasser ce qui a été laissé, oublié. Plumes, squelettes d'oiseaux, insectes, bois flottés ou plies, mis en forme par la force du vent. Ils ont quitté leur première fonction, leur rôle dans le cycle du vivant. Posés inertes sur la terre, ils deviennent des signes, des traces. La pensée animiste peut les placer dans la catégorie des hiérophanies. Les Lapons, les Sam devrais-je dire, parlent de Sehites et, sans y toucher, sans les déplacer, leur rendent un culte ou du moins les saluent quand ils les croisent. Pour moi ils deviennent un alphabet, l'alphabet tellurique.

Peu importe la beauté de la trouvaille, la simplicité de l'objet trouvé dit le monde au même titre que la pièce exceptionnelle.

Telle cette petite oie qui porte le nom de Bernache Gravant, trouvée un jour d'hiver sur son lieu de gagnage à l'embouchure du fier d'Ars-en-Ré. Petit squelette qui me met tout de suite en rapport avec son voyage annuel de 12 000 kilomètres pour passer l'hiver sous un ciel plus clément que sa Sibérie natale. Elle me parle aussi du pays des chamans, Yakouts, Tongouses et autres Nenetz avec qui elle partage des points communs. Ils connaissent les trois royaumes de l'existence: la terre, l'eau et les airs.

Elle me parle aussi de ces peuples chasseurs, nomades qui suivaient les troupeaux de rennes au rythme de la fonte des glaces et quittèrent un jour la Dordogne pour former ce que nous nommons aujourd'hui les civilisations paléo-artiques. Ce petit signe a un immense pouvoir d'évocation.

D'autres seront plus modestes, d'autres trop forts pour moi. Tant pis. Tant mieux. Corn prenez-vous l'émotion de la trouvaille, petite chose qui arrête ma déambulation et met en marche ma créativité?

Ramasser ou simplement contempler. Tout l'art du discernement est là. Choisir consciemment, car la sculpture s'élabore ici et maintenant.

Six heures du matin, au fond d'un torrent entre deux murs de rochers et d'arbres moussus, le bleu d'encre gagne sur le noir. La brusque chute de la température, sans provoquer de gelée blanche, couvre la terre de rosée le temps du passage entre la douceur de la nuit et la chaleur du jour à venir. Même le bruit du torrent n'est pas apaisant.

Je me trouve à la source d'une antique expérience: l'écoute de la terre. Cet état de réceptivité provoqué par la terre elle-même, peut être vécu en d'autres lieux. A ces moments-là je comprends ou plutôt j'appréhende comment la puissance de la terre engendra contes et légendes.

Cette éternelle force tellurique fut source de créations, de cultures. En tant que créateur contemporain c'est à cette source que je puise.

Pour dire le monde, pour parler de son immensité, je ne peux utiliser que des fragments que j'assemble, rassemble, appareille. Appareilleur, voilà mon métier. Même si je ne suis pas un compagnon traceur et tailleur de pierre. Histoire de rigoler, je peux faire plus compliqué. Je peux me donner le titre d'Arpenteur Appareilleur de Kratophanie Chthonienne (marcheur et assembleur des manifestations de forces de la terre). C'est beaucoup, donc restons calme.

Ce travail d'appareilleur qui commence au bord du chemin par une visualisation spontanée d'une sculpture terminée, aboutie, viable se poursuit dans l'atelier. Et là, il faut donner un nouveau souffle à ces éléments. Les assembler de telle manière qu'ils reprennent un sens plus important ou du moins plus dense que celui qu'il avait sur le bord du chemin. Densifier pour pouvoir transmettre, pour donner à voir. Faire en sorte que ces éléments voués au cycle naturel de la disparition soient, par la magie de la recreation, mis de nouveau dans le cycle du vivant, puisqu'ils véhiculent de la pensée. Voilà ce que j'entends par densifier.

Peut-être que le bon exemple serait le bonsaï, qui n'est pas un petit arbre mais un arbre densifié. Il y a évidemment dans le travail d'atelier un second temps, une seconde découverte. Rien ne reste figé. Le regard doit continuer à être fluide, en alerte. Car la création spontanée du bord du chemin, la première sculpture, va d'elle-même imposer des variations, une suite de déclinaisons. La première lecture ouvre un champ de possibles.

C'est toujours un moment exaltant, un véritable plaisir de fabriquer mes sculptures. Ce travail manuel est le temps du calme de la réflexion. Ce qui ne veut pas dire que tout est facile. Mais en fin de compte fabriquer est jubilatoire. Le regard est appareilleur mais il faut que ça tienne.

L'assemblage des différents éléments de la sculpture se fait de manière classique, en utilisant la colle, la ficelle, les tenons et les mortaises, le raphia, la brasure si nécessaire, etc. Mais le matériau que j'utilise le plus pour mes liens est le plexiglas ou l'altuglas. Car je cherche les attaches les plus invisibles possible. Comme l'air ou l'eau relie, séparent ou maintiennent à distance les choses et les êtres. Donc pour l'instant les matières plastiques transparentes qui permettent de créer l'illusion d'un espace neutre, d'un vide, ont ma préférence.

Discrétion et relative solidité sont leurs principales vertus. Les autres liens qui peuvent être esthétiquement plus beaux tels que le raphia, le cuir, sont souvent plus connûtes du côté des objets, des créations des peuples dits «archaïques» ou «primitifs».

Il est déjà bien difficile d'utiliser une plume sans être comparé à un folkloriste westernisant alors que ce simple objet est le plus apte à parler de l'oiseau, de l'air, du vent et du voyage. Il évoque même l'écriture.

Les Huitcholes vont encore plus loin. Ils disent que sur les Muwieri, les sceptres sacerdotaux du Mara'Akamé (chaman qui connaît et dirige les cérémonies du peyolt) sont attachées des plumes d'oiseaux sacrés (faucon, aigle et épervier). Les dessins qui se trouvent sur ces plumes représentent les lois et doctrines des ancêtres. Que leur histoire soit inscrite sur l'objet même qui servit à écrire pendant si longtemps, je trouve cela réjouissant. J'utilise aussi des squelettes. Squelettes d'oiseaux le plus souvent. Image forte posée à même le sol.

Croiser un tel signe sur sa route ne peut laisser indifférent. Le réflexe premier du spectateur est de parler de morbidité. Je réfute cette interprétation simpliste (notre civilisation va bientôt avoir peur de son ombre). Les os sont les éléments durables, la structure la moins périssable, la structure porteuse de vie qui résiste le plus longtemps à l'érosion. Les civilisations paléo-artiques, comme d'ailleurs tous les peuples chasseurs, considèrent les ossements comme des symboles de renaissance, de renouveau. J'utilise ces ossements comme un paléontologue qui n'a ni l'envie ni le temps d'attendre que l'espèce ait disparu pour qu'elle lui raconte une histoire.

Cela nous amène à cet air de parenté, cette connivence avec les cultures amérindiennes, inuits ou aborigènes d'Australie. Il ne s'agit nullement de copie ou de simulacre.

Il peut en revanche s'agir de citation consciente envers une culture respectée. Cette analogie provient surtout du fait que nous puisons à la même source, au même alphabet tellurique. Dans le texte de Peter Sutton, «Le grand rêve une vision australienne du monde», paru dans les Cahiers n° 2 de Géopo et repris par Ken dans «le plateau de l'albatros», qui raconte l'histoire de ce jeune aborigène parti à la pêche avec son père et qui laisse traîner son javelot par terre. Cela produit une trace, un sillon. Le père l'arrête et lui explique: «Faire une marque ou creuser sans raison c'est faire mal aux os des gens qui ont de tout temps habité cette terre».

Il ne faut creuser ou faire des marques que lorsque nous avons faim ou que nous accomplissons une cérémonie. Cette relation au monde je la mets en parallèle avec ce que disait le grand-père de Pierre Jakez Elias dans le «Cheval d'orgueil». Ces paysans bretons une ou deux fois par an prenaient une journée de repos au bord de la mer. Les enfants jouaient dans l'eau avec des galets, des crabes, etc.

Mais au moment de retourner chez eux, les adultes leur demandaient de bien remettre ce qu'ils avaient pris pour jouer, là où ils l'avaient trouvé. Car ils n'avaient aucune raison de déranger l'ordre du monde. Je ne veux pas dire que les Bretons sont animistes mais je vois une corrélation dans cette attitude au monde. Les cultures animistes pensent le monde comme quelque chose de fini qu'il faut en permanence maintenir en l'état par des rites et cérémonies qui réactualisent sa création par les ancêtres mythiques.

Bien que scientifiquement fausse, cette pensée semble plus adaptée à la durée d'une vie humaine. En 40 ou 70 ans, le monde ne se renouvelait que peu et l'évolution des espèces n'était pas mesurable. Cette pensée les obligeait à une plus grande attention, à un plus grand respect de la terre. Cette pensée-là, dégagée de toute religiosité, de tout fantasme à l'existence d'un âge d'or, me semble un bon terrain de recherche ou de réflexion.

La grande chance de vivre aujourd'hui, c'est précisément de pouvoir aller à la rencontre de toutes les cultures et non d'aller à leur conquête. Je ressens dans leur art une sagesse terrienne, un accord avec le dehors, avec le monde qui fut souvent occulté, minimisé voire raillé chez nous. Elles m'ont aidé à extérioriser ce que je pressentais et que moult lectures sur l'ethnologie, les fréquentations du Musée de l'Homme, du Jardin des Plantes, mon premier voyage au Mexique en 1986 et toutes mes balades étaient venues étayer.

Ce travail de redécouverte, il m'a fallu longtemps pour comprendre qu'il avait commencé d'une façon naturelle et inconsciente dès l'enfance. Puis poursuivi comme un hobby, une habitude à l'âge adulte. Pour qu'enfin cela devienne un geste conscient, le fondement même de ma sculpture.

YANNICK FRANÇOIS